

Willy RONIS

Willy RONIS

Cette interview a été réalisée alors que se tenait à Paris, au Pavillon des Arts, l'exposition rétrospective : « *Willy Ronis : 70 ans de déclics* », exposition accompagnée de la parution du livre « *Autoportrait* » – textes et photographies de Willy Ronis. – (Ed. Fata Morgana).

Attachée à l'œuvre de Willy Ronis, j'ai lu, regardé « *Autoportrait* » et trouvé de plus en plus mystérieux ce visage dont le regard a été l'outil d'une traduction du monde sensible. Si les photographies me fascinaient, le texte écrit, au fil d'images livrant une vie, me semblait céder peu de l'intimité de l'auteur. Or qu'attendre d'un autoportrait ?

Je sollicitai une rencontre, bien que Willy Ronis m'ait avisée de ses réticences : « Que puis-je ajouter à ce que contient le livre ?... Poétiques ? Vous dites mes photographies poétiques ? Vous en prenez la responsabilité. Je pense avoir fait mon travail correctement, comme un bon artisan ». Un artisan Willy Ronis ?

J'allai chez lui bien humblement, sans questions préétablies, son livre posé entre nous pour laisser une chance à la spontanéité de fureter au plus près de l'homme et capter son univers.

La conversation a été enregistrée. Je l'ai transcrite et nous n'en n'avons changé ni l'ordre, ni le flux. Elle vous est restituée dans son intégralité.

Nous remercions très cordialement Willy Ronis.

Nathalie-Noëlle Rimlinger

Quand vous parlez de vos autoportraits, vous parlez d'une meilleure identification, puis vient le mot « souffrir ». Quel rapprochement faites-vous entre ces deux termes ?

W.R. – Oui, je voulais simplement dire qu'on se fait parfois des illusions sur l'aspect qu'on pouvait offrir à un moment de sa vie, moment oublié, d'un passé très ancien, et si l'image vient sous les yeux, on se trouve un petit peu ridicule.

Vous dites : « Et si pour être en parfait accord avec ma pensée, mes autoportraits les plus authentiques n'étaient pas les photographies où je figure moi-même, mais celles dans lesquelles j'ai inclus ce qu'il y a de plus intime de ma nature. Mais ce serait s'engager dans une tout autre aventure, dont le parcours, aléatoire, ne pourrait s'effectuer qu'accompagné ». Qu'entendez-vous par là ?

W.R. – Je veux dire simplement que le parcours que vous avez fait de mon exposition répond à cette affirmation. Mon véritable autoportrait c'est mon travail, ce que vous avez vu tout au long des images couvrant 70 années.

Ce parcours-ci ne vous fait pas souffrir ?

W.R. – Non, il ne me fait pas souffrir ; comme tout ce qui participe d'un choix, on choisit en fonction de quelque chose en quoi on se retrouve sans équivoque. On choisit, non ce qui donnerait la meilleure image de soi, mais ce, dans ce que l'on a produit, qui correspond le mieux à sa nature intime. C'est cela que je veux dire dans le fait que mes images sont mes autoportraits. Il suffit de repenser à une autre exposition d'un autre photographe et on voit bien la différence entre les deux. L'image renvoyée de l'un ou de l'autre est une image tout à fait différente. Si le photographe est sincère, c'est sa propre image.

Vous avez tout de suite été sincère en photographie ?

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 2

W.R. – Je crois. Je crois parce que je n'ai pas eu à tricher. Dans mes autoportraits eux-mêmes, j'ai très peu triché. Je ne crois pas que j'ai triché dans mes autoportraits.

Qu'entendez-vous par « tricher » ?

W.R. – Ça aurait été sur le plan de la toilette, m'habiller mieux que je ne m'habille d'habitude, me coiffer mieux que je ne me coiffais d'habitude (quand j'avais des cheveux), et puis prendre une expression avantageuse comme quelquefois, malgré soi, on le fait devant son miroir.

La musique et le dessin occupent une grande place dans votre vie. Laquelle ?

W.R. – Oui, le dessin et la musique m'ont accompagné dès mes premières lueurs de conscience. J'aimais dessiner, j'aimais beaucoup écouter de la musique. Ma mère était professeur de piano et cela m'a tout de suite marqué. J'avais l'oreille absolue, on m'a donc très vite fait faire de la musique.

Lorsque vous abordez la question de vos compositions, vous parlez du « contrepoint ». De la musique encore ?

W.R. – J'en ai parlé sans le développer tellement. La musique est quelque chose de primordial pour moi. J'ai besoin de musique comme j'ai besoin d'oxygène. Je pourrais me passer de photographie, je ne pourrais pas me passer de musique.

La musique, vous la retrouvez dans vos photographies ?

W.R. – Oh oui ! Je retrouve la musique dans pas mal de mes photos. Ma manière de composer participe des arts plastiques, la photographie descend de la peinture, et de la musique aussi par l'équilibre des musiques que je chéris, et le contrepoint que je retrouve normalement lorsque je construis des images.

Willy RONIS

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 3

(Il montre une photo). Ici, c'est particulièrement frappant, il y a trois lignes mélodiques et c'est du contrepoint. Le fait qu'il y ait trois lignes superposées, c'est comme si j'écoutais sur trois portées une mélodie qui à un moment donné, produit de l'harmonie.

Est-ce la même chose dans cette photo-ci ?

W.R. – Oui, absolument, en partant du bas vers le haut de l'image.

La rêverie a-t-elle été importante au départ ou au cours de votre carrière ?

W.R. – Pas beaucoup. Au départ, absolument pas. Je ne voulais pas être photographe – je le suis devenu par nécessité – donc je n'ai pas rêvé. Je n'ai pas rêvé comme lorsqu'on a une vocation après le choc d'une grande admiration et qu'on se dit « oh moi aussi je serai peintre » ou « oh moi aussi, je serai musicien ». Je ne me suis jamais dit « et moi aussi je serai photographe ». Mon appareil c'était un jeu et je m'amusais mieux avec mon meccano. Je suis devenu photographe par accident. J'ai pu rêvé après, quand je me suis épris de la photographie comme on peut s'éprendre d'une femme tout d'un coup par hasard, épousée sans amour, quand on s'aperçoit soudain qu'on avait fait le bon choix sans s'en rendre compte. Là il n'y a pas eu de choix, il y a eu une obligation. Après, cela s'est vérifié comme étant un heureux malheur. Parce que j'ai pu m'exprimer à travers la photographie alors qu'à travers la musique, j'aurais peut-être été un médiocre. N'empêche que ma passion dominante reste la musique.

Il y a cependant beaucoup de rêverie dans la musique. Vous n'avez pas eu l'impression de transposer de la musique à la photographie cette part en vous de flânerie ?

W.R. – Non pas tellement car si j'avais vraiment été animé par un besoin constant de rêverie, j'aurais été paysagiste. Le paysage incite au rêve. On dit toujours qu'un paysage, c'est un état d'âme. Or le paysage ne

Willy RONIS

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 4

m'intéresse pas. J'en ai fait, bien sûr, on m'en a demandé ; mais je trouve le paysage un genre facile et j'ai horreur de la facilité. Ce qui m'a fouetté le sang dans mon métier, c'est la voie difficile que j'avais choisie. C'est-à-dire en priorité, capter la vie dans son déroulement, sans mise en scène, simplement en saisissant les moments privilégiés d'expression de la nature humaine, même s'il peut y avoir ambiguïté dans l'interprétation, mais des attitudes, des expressions et cela dans une composition châtiée ; il ne s'agit pas de capter un geste avec plein de fausses notes autour. Il faut inscrire le geste dans un cadre.

Une photographie, est-elle une peinture, réellement ?

W.R. – C'est une peinture, attention, je parle d'une peinture classique, car je me considère comme un classique. La peinture qui m'a le plus influencé est celle des peintres du XVII^{ème} hollandais.

Dans l'exposition, il y a une photographie qui représente un mouvement de grève avec, en premier plan, une femme qu'on dirait tirée d'un Rembrandt. Est-ce quelque chose que vous avez cherché, ce contraste ?

W.R. – A ce moment là, non. Naturellement comme j'étais déjà formé, je n'ai pas fait ma photo n'importe comment. Le geste m'a tellement frappé qu'au moment de ce geste il y a eu le déclic. Je n'ai pas eu le temps d'attendre d'autant plus que je me sentais de trop dans cette pièce. Je suis resté 10 secondes et je n'ai pris que cette photo. Le geste, le geste...

Dans un passage du livre qui évoque un cours de photographie, vous parlez de « la honte », « du pire ». Pourquoi ces mots ?

W.R. – Non, pour cette conférence, j'avais à composer pour mes élèves une image de moi en train de photographier. J'avais fait plusieurs essais dont une photographie où j'avais la pipe à la bouche et j'ai eu honte d'avoir mis la pipe à la bouche parce que c'est faux. Je ne peux pas avoir de pipe quand je photographie. J'ai donc choisi une photo sans pipe.

Vous parlez plus loin de la vérité de l'image...

Willy RONIS

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 5

W.R. – La vérité de l'image on peut en parler toute la journée... J'ai fait allusion tout à l'heure au fait que je ne truquais pas et que la grande difficulté, qui me stimule d'ailleurs, c'est de prendre les gens dans leur cadre, dans une situation, attitude ou expression, (jamais pour les dénigrer – je ne joue pas dans le sens du ridicule – aucune de mes photographies ne ridiculise mes modèles, vous avez pu le constater), mais dans un moment de vérité, c'est-à-dire là où leur attitude présente quelque chose qui vous touche, qui vous frappe, qui n'est pas n'importe quoi, d'où se dégage quelque chose qui pourrait vous faire vous raconter une histoire. Je peux vous montrer cela sur n'importe quelle photo. Là, par exemple, j'ai attendu que passe une fillette car j'avais envie d'avoir cette petite histoire d'une fillette quittant le quai pour aller dans le bateau où elle habite. J'ai donc attendu ce moment qui n'est pas arrivé tout de suite. Je tenais à avoir ça. Pour moi c'était un moment de vérité parce que la personne n'attendait pas la photographie. Elle a vu que je photographiais, mais je lui ai dit « reste comme tu es, ne bouge pas ». J'ai quand même un petit peu modifié l'image par un cadrage, mais un cadrage serré pour ne donner que l'essentiel.

Sur chaque photo vous vous êtes raconté une histoire ?

W.R. – Dans quantité de photographies, je me suis raconté une histoire, quantité. C'est souvent lorsque je me trouve dans une situation imprévue ; je ne parle pas de photographies de reportages commandés, où bien sûr il peut y avoir surprise, mais moins que lorsqu'on va au-devant du hasard, du parcours. Souvent, dans ces moments de surprise, je me trouve dans une situation où je me raconte une histoire parce que c'est quand même la vie. *(Il montre une photographie. Une vieille femme balaie le hall d'un immeuble).* Là je me dis : « C'est peut-être une vieille gardienne qui pour avoir quelques sous – elle n'a peut-être pas de retraite – est obligée de faire des ménages dans sa maison ».

C'est donc l'histoire des gens que vous vous racontez. Vous auriez pu voir une sorcière, ou inventer autre chose.

Willy RONIS

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 6

W.R. – J'aurais pu inventer une sorcière mais le fait est que je ne l'ai pas fait. J'ai pensé au malheur de la vieillesse démunie. C'est ça qui m'a frappé dans cette photo.

Vos histoires vont vers les gens ?

W.R. – Mes histoires racontent l'histoire des gens telle qu'elle pourrait être, telle que je l'imagine. J'ai fait un livre en 1954 qui a été réédité, il s'appelle Belleville-Ménilmontant. C'est mon parcours dans le quartier, que j'aimais énormément, moins maintenant parce qu'il s'est trop éloigné de ce qu'il était quand j'ai fait mes photos, à la fin des années 40 et 50. Reprenant ce livre il y a deux années, à la vue des photos, je me suis imaginé des tas d'histoires. Cela a pris une proportion telle que j'ai voulu en écrire quelques unes. Je vais vous donner deux exemples. (*Première photo – Il lit son texte*). « Peut-être que la marchande de fruits, elle m'aura gardé deux ou trois oranges pas trop gâtées. Peut-être que la bouchère de la rue Piat se rappellera sa promesse d'avant hier ; et puis peut-être que mon grand fiston viendra me voir en vitesse dimanche matin, si sa femme ne l'empêche pas de sortir ». (*Deuxième photo*). Voilà une autre histoire : « Vingt-cinq que je n'ai pas remonté la rue Vilin. J'ai écrit à Hortense de Valparaiso il y a deux mois pour lui annoncer mon retour. Comment vais-je la retrouver ? Va-t-elle me pardonner ? Ces deux gamins, c'est peut-être les enfants de ma cadette. Savent-ils seulement qu'ils ont un grand-père ? Je reviens aussi pauvre que je suis parti. J'ai peur. J'aurais peut-être mieux fait de rester là-bas ». Ce qui a déclenché tout ça, c'est qu'il a un air pensif et une valise à ses pieds. Au moment où je vois l'image, il y a le schéma d'une histoire qui m'a sauté à l'esprit et qui a été le moteur immédiat pour faire la photographie.

Vous aimez les gens ?

W.R. – Beaucoup, oui.

Et vous aimez la vie ?

Willy RONIS

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 7

W.R. – Oui, j’aime la vie. Un peu moins maintenant parce que je suis vieux et fatigué. Mais je l’aime encore bien.

Toutes vos photos sont porteuses d’espérance, sauf peut-être celle de la jeune femme, dans un chalet, particulièrement nostalgique.

W.R. – Oui, parce qu’on ne sait pas à quoi elle pense.

Elle a un vague à l’âme !

W.R. – Elle a un vague à l’âme.

Dans les autres photos, non. Je ne vois pas de tristesse.

W.R. – Il y en a quand même qui ne sont pas très gaies. Moi, j’ai voulu transcrire la vie, telle qu’on la vit. Elle n’est pas toujours drôle.

Vous dites : « Vais-je vieillir en regard des photos ? »

W.R. – Non, je dis sans doute que le déroulement de la vie fait qu’on change beaucoup plus à une période d’enfance et d’adulte qu’à partir de 65/70 ans. Là, les modifications sont plus lentes, du point de vue de l’aspect.

Ce serait quoi l’âge adulte ?

W.R. – L’âge adulte, c’est très vague. Cela dépend de la vie qu’on a menée. On peut devenir adulte très jeune, si on a été secoué par des difficultés existentielles d’enfance. Il y a des êtres qui sont devenus adultes à dix ans. Des fillettes dont la mère est morte dans certaines familles pauvres avec des petits frères et sœurs et qui deviennent à dix-douze ans des petites mamans.

Vous le lisez, ça, dans l’apparence des gens ?

Willy RONIS

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 8

W.R. – Je crois lire des choses puisque je me raconte des histoires.

Vous lisez les gens ?

W.R. – Je lis par rapport à ma nature. Je lis ce que les gens m'inspirent. Le verbe inspirer n'est pas quelque chose de scientifique. L'inspiration est subordonnée à votre nature. Le même aspect inspirera à un confrère quelque chose de très différent.

Ce regard extraordinaire, vous l'aviez dès l'enfance, ou s'est-il développé ensuite ?

W.R. – Il s'est développé ensuite, mais je pense que je suis né avec. Il s'est formé tout au début puisque nous sommes fortement conditionnés par nos premiers mois, nos premières années. Après, on ne change plus tellement. On a des choses inscrites qu'il va falloir gérer, avec lesquelles il va falloir se débrouiller. Quand même, on est très vite marqué... Maintenant des êtres très volontaires parviennent à évoluer d'une manière totalement différente de celle qui paraissait inscrite dans les perceptions de leurs premières années. N'empêche qu'ils ont à gérer leur petit fardeau. Ça se travaille plus ou moins bien.

Vous êtes très soucieux des gens, non ?

W.R. – Je suis attentif et compatissant. Quand je vois le malheur, ça me touche beaucoup.

Est-on attentif aux autres, d'une manière semblable, à travers la musique ?

W.R. – Pas forcément. Ou d'une autre manière. On peut l'être aussi très fortement. Quand j'entends certains morceaux... Mais on peut se tromper énormément dans l'interprétation de quelque chose d'aussi abstrait que la musique.

La musique vous soulage de votre regard ?

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 9

W.R. – Je n'y cherche pas un soulagement, j'y cherche un plaisir et un soutien. Avant tout un plaisir. Et un plaisir, c'est une nécessité. Je ne peux pas vivre sans musique. Absolument pas.

Votre propre histoire, vous vous la racontez en vous-même ?

W.R. – Très peu car je n'entretiens pas avec moi-même d'excellents rapports.

C'est-à-dire ?

W.R. – Je considère que je n'ai pas à rougir du portrait que j'ai donné de moi à travers mon travail. Il en va de mon travail comme d'œuvres artistiques que l'on admire, qui peuvent vous laisser absolument pantois, où on met, d'ailleurs, énormément de soi-même car pour tout spectateur sensible, une œuvre d'art est aussi une auberge espagnole... Mais ces œuvres magnifiques ont pu être faites par de parfaits coquins ; je l'ai constaté avec une grande souffrance. Si je vous dis que je n'entretiens pas de bons rapports avec moi-même, ce n'est pas que je me tiens pour un coquin. Je dirais que mes photographies sont plus intelligentes que moi et ça me vexe.

Elles sont « vous » ?

W.R. – Elles sont un aspect de moi. Mais j'aurais voulu une autre richesse en moi que je n'ai pas. Ce que j'ai de meilleur en moi, c'est dans mes photos que ça passe.

Vous faites un réel don, alors !

W.R. – Il ne faut pas exagérer parce que c'était un métier d'abord. Je n'ai pas vécu d'autre chose. Cela n'est pas comme si j'avais été un employé avec mes 35 heures ou 39 heures et que je m'éclatais le soir et le week-end en faisant des photos, en me disant « je ne vis, je ne pense qu'à ça ». Non, ça a été avant tout pour manger tous les jours et faire manger ma

Interview réalisée par Nathalie-Noëlle Rimlinger
pour la revue *Variable* n°15/16, 3/01/1997 – page 10

famille. J'ai eu des moments très difficiles sur le plan matériel avec des conjonctions délicates dans ma vie professionnelle.

Vous êtes-vous senti contraint d'avoir à aimer la photo ? Cela vous a-t-il pesé ?

W.R. – Je me suis trouvé précipité dans la photographie sans le vouloir et à ce moment-là, j'en ai beaucoup souffert. Mais par bonheur, j'ai très vite découvert qu'il y avait autre chose dans la photo. Je me suis dit : « je suis tombé là-dedans, je m'en sortirai avec ça ». Au bout de quatre ans, mon père est mort et je me suis sauvé de l'atelier pour tenter l'aventure de cette photographie que je savais exister puisque j'en avais vu dans certaines expositions ou certaines rares revues.

Ça n'a pas dû être facile de prendre le chemin que vous avez choisi, très personnel, original...

W.R. – Ça a été très difficile. C'est une aventure comme toutes les aventures, qui aurait pu mal finir ; chez moi, elle ne se termine pas mal, mais elle a eu des moments durs, très durs.

Vous parlez des torsions, à propos des miroirs de sorcières. C'est un autre regard ?

W.R. – Non, c'est un divertissement. « La sorcière », c'est vraiment quelque chose qui m'amuse, moi. C'est un autre aspect du monde extérieur réfléchi d'une manière un peu comique. C'est ainsi que j'ai vécu quelques petites aventures avec des miroirs de sorcière.

Vous vous racontez d'autres histoires ?

W.R. – Non, je m'amuse.

Vous dites : « l'appareil photographique n'a pas de mémoire, ni d'expérience, ni d'habitude »...

